

celle de Mlle. Séné, dont les examens viennent d'avoir lieu avec plus de pompe que de coutume, et dont tous les assistans (et ils étaient accourus en foule) ont été pleinement satisfaits. Les enfans qui fréquentent ces écoles ont généralement montré pendant toute l'année un zèle et une soumission exemplaires. Leur conduite morale et leur piété ont rempli de consolation le cœur de leurs maîtres et maîtresses. Aussi leurs progrès ont-ils été aussi grands qu'on devait les attendre de ces bons enfans. A chaque séance ils jouèrent plusieurs petites pièces à leur portée, dans lesquelles ils réussirent parfaitement, au sentiment de tous, même des plus exigeans. Nous avons été étonnés que d'aussi jeunes enfans pussent montrer une aussi parfaite intelligence de leurs rôles, et apportassent dans leur jeu ce sentiment et ce naturel qu'on ne semble pouvoir attendre que d'un autre âge.

Qu'il est donc à désirer que les écoles primaires se multiplient parmi nous ! Mais les écoles que nous désirons sont des écoles tenues par de bons, par de vrais maîtres ; et non de ces écoles éphémères, comme on en voit souvent se former et disparaître presque en même tems. Quand donc n'y aurait-il plus une seule paroisse, une seule concession ou un seul village qui n'ait son école ? Quel bien immense en résulterait pour notre pays, pour son progrès moral et industriel, pour sa gloire et pour son bonheur ! Ce que nous voyons des lieux qui sont favorisés de bonnes écoles rend nos vœux encore plus ardents. On comprendra sans doute enfin que tous les intérêts doivent céder à ce besoin, et que tous les sacrifices et toute les privations ne doivent être comptés pour rien, quand il s'agit de l'éducation, le premier besoin d'un peuple, à notre époque surtout.

Tous nos lecteurs connaissent le collège célèbre des Jésuites de Georgetown, où plusieurs de nos compatriotes ont suivi des cours et ont été gradués. Nous annonçons avec satisfaction que de nouveaux élèves canadiens viennent d'y remporter des prix. Nous allons faire connaître leurs noms et les classes où ils ont concouru. 4me. classe de mathématiques, Phileas Méthot, de Québec ; 3me. classe d'arithmétique, Henry McGill Desrivières, et Georges Roch-Rolland, de Montréal ; 1re. classe française, Wenceslas Taché, de Kamouraska ; 2me. classe française, Charles Lacroix de Montréal ; 4me. classe française, C. E. Panet, de Québec ; 1re. classe d'écriture, C. Eugène Panet, 2d. classe d'écriture, Roderick Masson, de Montréal. Ainsi tandis que les étrangers viennent demander de l'éducation à nos collèges, nous avons de jeunes compatriotes qui vont faire connaître et estimer le nom canadien en rivalisant de talens, de zèle et de succès avec nos voisins dans leurs premières universités. C'est là assurément servir son pays ; car la gloire de ses enfans fait la gloire de la patrie.

La cérémonie de l'Oblation, ou des Vœux du P. Léonard eut lieu à la chapelle des RR. PP. Oblats, mercredi matin. Nos seigneurs les évêques de Montréal et de Kingston y assistèrent et contribuèrent à l'éclat de cette touchante cérémonie, qui fut en effet plus solennelle que de coutume. Plusieurs prêtres voisins, des amis nombreux du P. Léonard, et de pieux fidèles prirent part à cette véritable fête. Mgr. de Montréal y fit une courte instruction ; et le R. P. Supérieur présida la cérémonie dans la forme que nous avons décrite, lors de l'Oblation du P. Dandurand. C'est donc un nouveau membre attaché désormais à ce corps respectable de zélés missionnaires, dont les travaux en ce pays sont si fructueux et si justement appréciés.

Nous avons si souvent des faits religieux à enregistrer, que nous avons oublié de mentionner plusieurs retraites ou recollections que firent les révérends pères Oblats dans les diverses paroisses où ils avaient auparavant donné des missions. On sait qu'ils ont cette salutaire pratique de visiter, après quelques mois écoulés, les paroisses qu'ils ont d'abord évangélisées, afin d'affermir dans leur ferveur première les fidèles qui les revoient toujours avec une joie nouvelle. Toutes ces retraites ont été faites avec la plus grande édification et le plus grand succès ; et les bons missionnaires se félicitent de plus en plus du zèle et de la persévérance de tous les fervens catholiques qu'ils ont visités.

On a du voir avec un certain étonnement dans notre dernier numéro l'étrange procédé de l'Église d'Angleterre contre les ministres puseystes. Depuis

l'interdit porté contre le célèbre professeur Pusey, l'Université conservatrice a eu à sévir contre plusieurs autres de ses subordonnés, que la contagion puseyste avait gagnés. Ce résultat que nous avions prévu sans beaucoup de mérite, car il est logique et dans la nature des choses, ce résultat ne se bornera pas là. L'esprit d'erreur qui semble présider aux actes des partisans de l'ancienne réforme les a conduits dans l'abîme qu'ils cherchaient précisément à éviter : *mentita est iniquitas sibi*. Nous ne voyons que le commencement des événemens que nous prépare l'Église d'Angleterre : elle a justement pris le moyen de les précipiter, et son peu d'intelligence de sa situation actuelle ou son fanatisme l'a entraînée dans des suites irréparables, dans une voie de défaites et de déshonneur d'où elle ne peut plus désormais sortir. Que pouvaient en effet désirer avec plus d'ardeur les partisans des nouvelles doctrines, sinon de voir leurs doctrines mises au jour, proclamées par la voix de la presse en attirant l'attention de tous leurs dissidens ? Or, cette faveur on l'a leur accordée large, pleine et entière. Voilà la part des intelligences. Maintenant qu'ils peuvent avoir des juges par tout le monde, des esprits attentifs à leurs paroles toute-puissantes, que leur manque-t-il pour avoir des adhérens ? L'estime et la sympathie. Et on a pris de nouveau la peine de leur donner satisfaction sur ce point : on les a persécutés, on en a fait des victimes d'une tyrannie religieuse, la pire des tyrannies, et ils sont devenus, d'obscurs et ignorés qu'ils étaient, des martyrs généreux vers lesquels sont attirés toutes les admirations et tous les cœurs. Ainsi les puseystes devront à leurs ennemis une grande partie de leurs succès, et s'ils sont en ce moment si rapides, les maladroités persécutions des chefs du vieux protestantisme doivent en subir le blâme, si blâme y a. N'était-ce pas l'occasion pour eux de se dire ce que disaient les juifs à l'occasion des prédications évangéliques : Si cette doctrine vient de Dieu, il est inutile de la combattre, car tout ce qui vient de Dieu doit triompher des obstacles que lui suscitent les hommes ; si au contraire c'est une doctrine humaine, il est inutile encore de lui faire la guerre, car tout ce qui est de l'homme est éphémère, elle tombera et périra d'elle-même. Mais ils n'ont pas raisonné de la sorte ; et cependant nous ne pouvons les accuser d'inconséquence. Au contraire, ils ont agi conformément à leurs principes et à leur histoire. Ce sont des hommes et des persécutions qui ont créé leur réformé, ce sont des persécutions qui l'ont soutenue à force d'efforts et de violences depuis sa naissance ; ils ne font pas œuvre nouvelle en usant aujourd'hui des moyens employés durant des siècles entiers. Seulement aujourd'hui cette pauvre réforme est bien vieille et bien usée, les esprits et les cœurs sont bien avides du vrai et du beau, le siècle est bien sévère dans ses jugemens, il n'accorde plus facilement de créance aux inventions humaines, et il veut que la divinité d'une religion lui soit démontrée avant de lui livrer son cœur. Voilà pourquoi ce qui eut du succès autrefois, n'en peut avoir aujourd'hui.

D'ailleurs qu'est-ce qu'une église dont des juges décident des doctrines et des enseignemens, dont les ministres ne sont reconnus orthodoxes qu'autant que le décidera un tribunal ? Et d'après quelles lois ces partisans de la libre interprétation et de l'inspiration individuelle vont-ils absoudre ou condamner un professeur ou un prédicateur ? Les voilà arrêtés dès le début par une contradiction. Si nous étions protestans nous mettrions en jugement tous ces juges qui sapent par le fait la base du protestantisme. Il n'y a de coupables et d'hérétiques parmi les protestans que ceux qui reconnaissent une autorité et qui se soumettent à un enseignement quelconque. Ah ! malgré eux, malgré leurs solennelles déclarations, ils sentent le besoin d'une autorité ; ils reconnaissent qu'une société, même spirituelle, ne peut avoir d'existence sans une autorité ; ils voient jusqu'à l'évidence que cette liberté effrénée, cette émancipation anormale donnée à l'esprit humain n'engendre que désordre et divisions sans fin. Tout partisans qu'ils se disent du fameux principe luthérien, ils ne l'ont en réalité jamais suivi que pour se séparer les uns des autres, que pour se combattre les uns les autres. Toutes les fois qu'ils ont voulu faire un corps et une église de convention, ils ont admis une autorité, et les condamnations d'aujourd'hui en sont une nouvelle preuve. Seulement, au lieu d'aller la chercher dans l'Église, d'en placer l'unité et le centre à Rome, ils ont trouvé plus digne de foi et d'obéissance un Luther et un Henri VIII, voire une Elisabeth et un Cromwell, que les pontifes vénérables de la ville éternelle, que les conciles, les saints pères et la tradition. Dérision ! Et ils crient à la tyrannie romaine, à l'esclavage des catholiques, à la superstition et à la déraison ! Y eut-il jamais un tyran des consciences plus cruel et plus intraitable que le faiseur de religion Henri VIII et sa digne fille la *papesse* Elisabeth ?